œuvrer ensemble

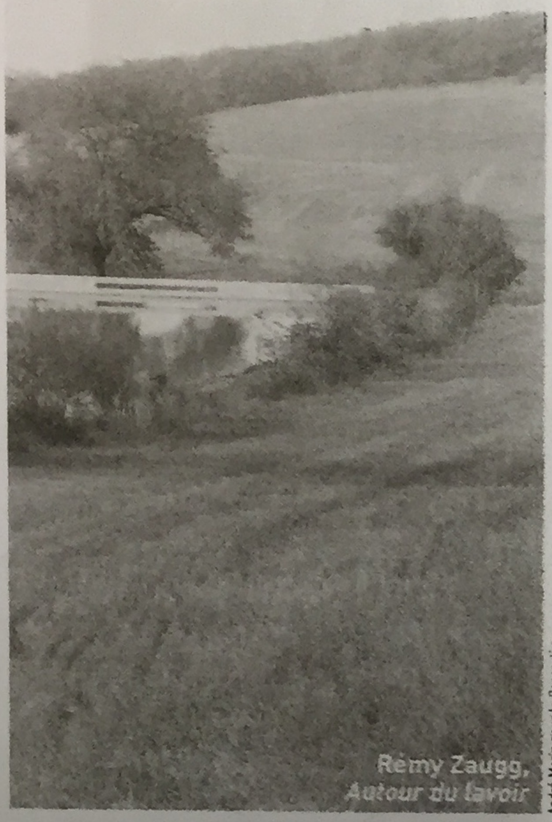
Adeptes d'un renversement total de la place des acteurs de l'art (artistes, publics, institutions), les **Nouveaux Commanditaires** publient un livre qui retrace vingt ans de réalisations concrètes.

Avant, tout était simple. Il y avait des artistes, des publics et des institutions. Ces dernières invitaient les premiers qui produisaient pour les seconds. Mais ça, c'était avant. Avant que les Nouveaux Commanditaires ne décident, il y a plus de vingt ans, de mettre un coup de pied dans la fourmilière. Et de placer le public, et donc le citoyen lambda, au cœur du processus d'élaboration de l'œuvre d'art. C'est cette histoire, largement méconnue, que raconte aujourd'hui un livre-somme intitulé *Faire art comme on fait société*. Au menu, huit cents pages et une cinquantaine de contributions autour d'une histoire de la commande publique.

Au départ, il y a François Hers, artiste, photographe et écrivain à qui l'on doit, entre autres, *A Tale*, en 1983, dans lequel il raconte comment transformer l'artiste moderne en héros d'une histoire collective, et, en 1990, *Le Protocole*, texte fondateur servant de base aux Nouveaux Commanditaires, soutenus dès 1991 et jusqu'à ce jour par la Fondation de France. *"Comment mettre de l'art dans la vie, comment réaliser concrètement ce mot d'ordre ?"*, s'interroge l'artiste hors norme, *"l'un des rares"*, insiste le philosophe Bruno Latour, très tôt associé au projet, *"à avoir créé une institution"*.

C'est un renversement total des perspectives que proposent Hers et les Nouveaux Commanditaires : une saillie dans le système des politiques culturelles qui consiste à écarter toute intercession étatique ou marchande pour concevoir une mécanique autonome proche de l'art conceptuel, comme nous le rappelle Patricia Falguières dans l'un des textes, où les citoyens peuvent formuler une demande d'art. Cela donne une triangulation entre ces nouveaux commanditaires civils, les artistes choisis en fonction du projet et de leur capacité à répondre au contexte, et pour

"un art où la question du public est renouvelée, où la légitimité sociale de l'art est confirmée"
Bruno Latour, philosophe



Rémy Zaugg, *Autour du lavoir*

André Morin pour le Consortium

-e le lien entre les deux, les médiateurs .turels agréés par la Fondation de France. ıs de trois cents œuvres ont ainsi été ıduites ces vingt dernières années. C'est - exemple Sarkis qui, à la demande des ıis du prieuré de Saint-Jean-du-Grais, 'eille" avec ses vitraux et costumes (couleurs des croisades ce monastère ıdre-et-Loire ; ou Jean-Luc Moulène conçoit un bottin imagé pour un groupe commerçants de Dordogne soucieux de r image ; et encore Rémy Zaugg (décédé 2005) qui accompagne la reconstruction n lavoir dans un village bourguignon. :e dernier cas est emblématique l'entreprise complexe des Nouveaux nmanditaires, où la responsabilité :ous les acteurs associés au projet :erce à plein régime. Rémy Zaugg ımence d'abord par refuser toute idée -estauration, une *"sauvegarde ponctuelle xclusive"*, qui rendrait manifeste *"le ıbrement physique et peut-être psychique, ut le moins culturel, des alentours"*, t-il vertement à la poignée d'habitants peuple le village. Au lieu de ça, il leur ɔose de considérer *"le lavoir comme 're du monde"* et de *"réorganiser le monde ıur de ce nouveau centre"*. Le projet aurait ourner court mais les discussions ɜront neuf ans, car ici, comme le rappelle er Douroux, codirecteur du Consortium, à Dijon, et médiateur de la première heure, *"c'est d'abord son voisin, son ami, son concitoyen qui passe commande. On retrouve une dimension horizontale et ça change tout. Le voisin n'est pas perçu comme un expert. Si bien qu'on peut discuter son projet mais pas le rejeter."* On imagine alors aisément le rôle crucial du médiateur, *"producteur, interprète et metteur en scène"*, comme le définit Thomas Schlesser, qui permet à un groupe sans compétence en matière d'art contemporain d'exprimer ses désirs et de juger les réponses apportées, et à un artiste d'accepter de remettre en jeu la façon dont il conçoit son travail. *"Il faut dégager une table de négociation où les idéologies, les affects peuvent affleurer mais ne sont pas le sujet. Les commanditaires peuvent et doivent avoir des exigences et des désirs mais ils ne doivent pas être liés à autre chose qu'à la 'puissance d'agir' du moment"*, analyse Xavier Douroux.

Cette intelligence collective, le philosophe Bruno Latour la défend lui aussi : *"Ça n'est pas l'art des ronds-points ! Mais un art où la question du public est renouvelée, où la légitimité sociale de l'art est confirmée. Il s'agit aussi de créer des effets de contamination auprès d'un public pour réexplorer sa demande d'art et lui permettre d'aller beaucoup plus loin que des questions de commémoration ou de patrimonalisation."*

Ce que viennent bousculer les Nouveaux Commanditaires, c'est bien ce mythe de l'autonomie des artistes conquise à travers les siècles. *"Il faut sortir d'une approche convenue de l'histoire de l'art participatif avec un retour à des expériences réelles*, affirme ainsi Xavier Douroux. *L'idée du consensus comme horizon et non comme point de départ me semble une chose intéressante."* En parlant d'horizon, en voici un qui se profile à l'orée de 2014 : une commande d'anciens combattants venus d'Afrique du Nord à Belfort pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est l'artiste américain Oscar Tuazon qui a été choisi : il a proposé deux passerelles en bois, l'une tournée vers le centre-ville de Belfort, l'autre vers l'Afrique du Nord. Une pièce brute et dure qui orchestre la rencontre de deux générations et de trois continents. **Claire Moulène**

Faire art comme on fait société – Les Nouveaux Commanditaires (Les Presses du réel), livre + 2 DVD, 848 pages, 32 €